



© LYNN S.K.

fait d'avoir voix au chapitre est quelque chose dont il faut se servir.

Vous faites de l'inquiétude une vertu? Peut-être, parce que je suis moi-même quelqu'un de très inquiet et que cela m'arrange. Mais c'est vrai qu'en regardant l'étymologie du mot, j'ai vu qu'il désigne quelqu'un

qui est en mouvement. Je me suis dit qu'il faut cheminer avec ce sentiment-là qui est un éveil, une façon d'être aux aguets, de ne pas se résigner.

Vous écrivez aussi qu'il faut parfois prendre le risque d'aller vers le large. J'ai cette impression que, parfois, on

s'accroche aux bords, à tout ce qui nous semble sûr, et puis ça ne va pas. Parfois, il faut prendre le risque de dériver complètement pendant un moment pour se retrouver.

Vous écrivez que vieillir, c'est ne plus être demandé, juste répondre encore à sa fille "merci de m'avoir appelée".

Je l'ai observé avec ma propre mère et avec des parents d'amis. Ce moment est un peu étrange où la moindre attention que vous avez est accueillie avec tellement de reconnaissance. On en serait donc là, à ce tel sentiment d'abandon quand on vieillit qu'on va remercier à un appel de sa fille comme si on était des étrangères.

D'autres gens sont hors société, en psychiatrie, les chômeurs...

Il y a ce classement des gens entre efficaces et pas efficaces. C'est quelque chose dans lequel on marche tous, on court vers ça, on veut être reconnu, avoir une place sociale, être efficace, mais en réalité on est dans une société avec un système qui vous met de côté dès que vous êtes un peu abîmé. Je ne parle pas que de la vieillesse. Je me souviens d'un chômeur que j'avais rencontré qui m'avait dit: "Je n'ai plus d'amis". C'est terrible si ce que tu es tient à ton seul métier, à ton seul statut social. C'est terrifiant. C'est certes formidable de pouvoir faire quelque chose qu'on aime, mais comment alors les retraités et les chômeurs peuvent-ils encore répondre à cette injonction?

Vous évoquez la grande question de "qu'est-ce qu'on fait là?", l'écriture est un engagement?

Je cherche la réponse à cette question comme tout le monde, je le fais en écrivant. C'est une forme d'engagement même si je ne me le formule pas comme ça. J'ai envie de parler dans mes chroniques de certaines choses, de mettre dans ce que j'écris certains mots, certaines idées au centre du débat avec les lectrices et les lecteurs, de dire ce qui me hante, ce qui m'occupe. Je vois les réactions nombreuses à mes textes dans *Libé*. Ils peuvent faire débat. Il y a certes aussi des réactions immédiates d'insultes en deux mots sur les réseaux sociaux de gens qui ne m'ont souvent pas lu. Ce qu'on n'a pas avec les livres.

Votre écriture est très belle comme dans ce passage: "Toute la vie est un texte raturé et aux innombrables répétitions, aux erreurs de style échevelées, mais qu'importe, ça aura été la nôtre, une œuvre incomparable et gauche."

Je travaille les textes dans *Libé* de la même façon, avec le même soin, que je travaille les romans. Il n'y a pas une hiérarchie. L'acte d'écrire est à la fois une nécessité pour moi et aussi une proposition d'essayer ensemble de trouver d'autres chemins par où on pourrait passer pour que le monde soit plus supportable.

→ *Lola Lafon, Il n'a jamais été trop tard, Stock, 227 pp., 19,50 €.*